PRIX, QUATRE-SOUS. Quebec, 3 Aout, 1843. Vol. 4.—No. 91.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande ni personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / WM. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année en voit se composer de 96 numéros et sa devise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est *une piastre* pour toute la province. Tous communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tout les article d'utilité et d'intérêt public ; ceux de nature purement personnelle ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous parligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsequente* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à d's ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encarteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Melanges Litteraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

ARTHUR ET MARIE.

Les premiers rayons du soleil argentaient les belles eaux de la rade de Madère et éclairaient de mille nuances diverses la haute montagne au pied de laquelle s'élève la blanche ville de Funchal, lorsque les pêcheurs purent voir au loin une gracieuse voile qui approchait avec rapidité et qui à chaque instant, laissait apercevoir les belles formes et la gentille élégance d'un yatch qu'elle poussait en faisant refluer devant elles des gerbes d'eau colorées des brillantes lueurs du matin.

Le yatch mouilla enfin et l'on put admirer toute la tournure svelte de ce joli navire.

Le lavage du pont venait de s'achever lorsque deux jeunes gens montèrent sur la dunette dont les arabesques richement sculptées faisaient pressentir le luxe prodigieux qui accompagne toujours ces aristocratiques embarcations.

A la recherche de leur toilette du matin et à la promptitude avec laquelle unmousse, sur un simple signe apporta une boîte de cigares, on devinait aisément les riches propriétaires du yatch. Ils avaient de 28 à 20 ans. L'un grand, à la tournure élégante, avait une figure qui, sans être régulière, paraissait remarquablement belle par sa noble expression et par le caractère de courage dont elle était empreinte. Le feu de son grand œil noir était modéré par une profonde mélancolie ; une longue chevelure noire et bouclée que le vent soulevait par intervalles, servait d'ombre à ce type méridional.

L'autre, également bien fait, portait sur sa physionomie d'un fini irréprochable, un air d'insouciance qui paraissait le mettre à l'abri de toutes passions fortes : son œil bleu et vif annonçait qu'il prenait de la vie tous les plaisirs que peut nous offrir notre pauvre existence sans s'embarrasser des peines qu'ils entraînent avec eux. Il bouclait négligemment ses beaux cheveux châtains et regardait la fumée de son cigare qui roulait autour de sa tête.

—Allons, Arthur, dit ce dernier, vite au peu de toilette et une embrocation à la mer ; nous avons à admirer les jolies femmes de l'île, s'il y en a, et à savourer son nectar que nous boirons cette fois sans addition d'eau-de-vie et d'autres ingrédiens à l'usage des marchands.

Arthur leva la tête sans répondre ; il paraissait en proie à une vive émotion.

—Mais, Arthur, me diras-tu enfin quel est le sujet de cette mélancolie ? cela dure depuis deux jours ; ça commence à devenir bien, long. Deux jours de tristesse parfaitement anglicane !

—Oui, Hector, aujourd'hui, malgré la raillerie habituelle, je te dirai le secret qui me rend sombre et insociable.

—Pauvre Arthur ! je voudrais pouvoir te guérir, car tu me fais réellement pitié depuis le jour où, sortant de certain opéra qui t'avait donné un accès de fièvre splenique, tu me fis quitter le Jokey Club et nos gracieuses parisiennes pour me faire sillonner pendant dix-huit mois l'Océan dans tous ses sens, me promenant d'un hémisphère à l'autre.

—Oh ! merci, Hector, car toi, enfant de Paris, accoutumé à la poussière du bois de Boulogne, à la tiède atmosphère de nos salons et aux douces paroles des femmes, tu dois souffrir de cette odeur de goudron, des jurements de nos matelots, de cette vie si dure, si agitée, si dangereuse des marins. Elle doit te paraître bien sévère la voix imposante de la tempête quand elle balance mon navire sur la crête d'une vague où le roule d'abîmes en abîmes ; oh ! merci de ta bonne amitié.

—Point de remercîmens, j'ai meublé ma tête de quoi émotionner tout le faubourg Saint-Germain, et mieux que ça, je rapporte de nos chasses dans l'Inde de magnifiques peaux de tigres qui iront à merveille sur mes anglais ; mais, si tu m'en crois, préparons-nous à descendre à terre.

Quelques instans après, un léger canot déposait nos deux amis sur le rivage, et ils commencèrent leur course dans l'île.

Après une longue ascension ils s'arrêtèrent sur le bord d'un de ces précipices si nombreux dans ces montagnes ; Arthur, poussé par un mouvement convulsif, saisit le bras de son ami et lui dit :

—Hector, comme je te l'ai promis, je vais te dévoiler la série d'événemens qui ont si fort influencé ma conduite pendant deux ans ; tu vas connaître les souvenirs dont la torture insupportable m'a arraché de Paris et à ses fêtes bruyantes où j'ai cherché en vain l'oubli du mal dont je ne trouverai le terme que dans la tombe. Tu sais que je voulus faire un voyage de mer ; je m'embarquai comme passager, avec l'autorisation du ministre de la marine, sur la frégate la *Bérceuse* que commandait mon oncle, le comte de G***.

C'était un voyage autour du monde que ce navire avait entrepris, et Madère était son premier point de mouillage. Nous arrivâmes donc ici, et comme aujourd'hui je visitai l'île ; j'étais devant cette abîme qui est à nos pieds. Je détachais de ce roc quelques pierres qui, roulant avec fracas, allaient au bout de quelques instans briser la surface unie de la mer, lorsque tout-à-coup des cris perçans me réveillèrent de cette espèce de rêverie ; c'était une jeune fille qui, malgré la vîtesse de son cheval, lancé à toute carrière, allait être jetée dans les précipices par un taureau sauvage qui était près de l'atteindre. Je m'élançai, et j'eus le bonheur de la retenir dans mes bras au moment où le cheval et le taureau, entraînés par la rapidité de leur course, roulaient dans l'abîme, laissant un lambeau de chair à chaque aspérité du rochers sur lesquels ils rebondissaient en poussant de longs gémissemens.

Qu'elle était belle celle que je venais de sauver !

De quel doux regard elle me remercia quand elle fut revenue de l'évanouissement que l'effroi lui avait causé !

"Venez, me dit-elle, venez près de mon oncle ; il me sert de père." Et je la suivis à cette habitation près de laquelle nous avons passé tout-à-l'heure et dont tu as admiré la belle tenue anglaise. Ce vénérable vieillard avait quitté l'Angleterre depuis quelques années, emmenant avec lui sa nièce orpheline.

Après avoir entendu le récit du danger qu'elle venait de courir, il m'invita avec d'affectueuses instances à venir souvent le visiter dans sa retraite ; je profitai de son invitation, et quand la *Bercuse* dut repartir, les chaînes de mon amour pour Marie étaient trop fortes pour pouvoir se rompre ; j'embrassai mon oncle, et je restai à Madère.

Peu de jours après le départ de la frégate, je reçus des lettres de France qui m'annonçaient la maladie de mon père il désirait me revoir.

J'arrivai en France pour fermer les yeux de ce père chéri. Ma douleur fut immense, et il n'y avait qu'un retour à Madère qui pût me soulager. Je mis ordre à mes affaires et je partis pour Bordeaux dans l'intention de m'embarquer pour l'île adorée... Mais à Bordeaux je rencontrai un jeune homme dont j'avais fait la connaissance dans mon dernier voyage, et qui, entre autres nouvelles de l'île, m'annonça le mariage de Marie. Ce que je devins à cette nouvelle, deschagrins qui m'oppressèrent, le leur à laquelle je fus en proie, je ne saurais te l'exprimer. Je souffris horriblement et traînai ma douleur par le monde entier. En Angleterre j'achetai d'un lord ce yacht sur lequel nous sommes et je continuai ma vie errante.

Attiré par je ne sais quel indéfinissable aimant, je suis revenu aux lieux qui ont vu naître mon amour. Je souffre trop pour pouvoir y rester plus longtemps ; nous repartirons ce soir ; je ne veux pas entendre parler d'elle ; le temps peut-être adoucira l'amertume de ma douleur. Voilà, Hector, la cause de ma mélancolie.

Nous deux jeunes gens reprirent leur course pour rentrer à Funchall. Le soir même tout l'équipage du yacht était prêt.

On partit, et, dix jours après, nos marins apercevaient les côtes de France. Les matelots poussèrent de longs hourras ! il y avait dix huit mois qu'ils avaient quitté leur France.

Arthur seul était triste ; personne ne l'attendait sur le rivage. Mais voici qu'aux cris joyeux de l'équipage a répondu au coup de canon ; c'est un signal de détresse. Le capitaine fait aussitôt changer la direction du yacht et mettre cap sur une voile qui en vue. On arrive assez tôt pour sauver l'équipage et les passagers d'un navire qu'une voie d'eau faisait couler.

Un canot chargé de naufragés s'éloignait de toute la rapidité de ses avirons du navire qui s'enfonçait de plus en plus sous l'eau.

Arthur était plein d'anxiété, et tout-à coup il pousse un cri perçant et tombe dans un état d'anéantissement complet. Dans le canot il venait d'apercevoir Marie.

Quand il revint à lui, il reconnut, penchée sur son visage, Marie qui était pâle et amaigrie, mais plus belle encore par ses souffrances ; son regard rayonnait d'amour.

—Arthur, disait-elle, tu avais donc oublié que là-bas, à Madère, sous les touffes embaumées de nos orangers, je t'aimais de toute la constance d'une Anglaise, de toute l'ardeur d'une créole ! je croyais en toi, pourquoi m'as-tu trompée ?

—Et moi, depuis ce mariage que j'ai appris autrement où j'allais te rejoindre, tu crois que je n'ai pas souffert !

—Un mariage, moi, Arthur... Que dis-tu ?... Tu n'as donc pas eu foi en mes sermens...

—Oh ! merci, mon Dieu, de m'être encore trouvé sur son passage pour la sauver.

Cependant tout le monde à bord du yacht était dans l'impatience, on était en vue, depuis le matin, des côtes de France ; on apercevait assez dis-